

**Appel à projets Germaine Tillion
2023-2024
Thème 4 : Rire**

Lorsque l'on parle de résistance, de déportation, il est rare que le rire entre en compte. La gravité des événements et les malheurs rencontrés par ceux qui ont combattu, ont été déportés ou ne sont pas revenus, fait que le rire peut devenir déplacé, inapproprié dans ce contexte. Pourtant, Germaine TILLION s'est servie du rire dans le but même de résister. Son humour se ressent dans tous ses écrits et entretiens, que ce soit lorsqu'elle parle d'ethnologie, d'anthropologie ou de résistance. L'humour fait partie de sa personnalité et elle s'en sert à chaque instant. Le rire permet aussi de prendre du recul sur les événements que l'on vit, y compris les plus horribles comme la déportation.

Dès son arrestation par la Gestapo en 1942, Germaine TILLION montre qu'elle manie l'humour avec une plume acérée. En avril 1943, elle écrit un rapport à la Gestapo (texte n°1), où elle décrit avec humour ses conditions d'arrestation, d'interrogation et de détention. Elle tourne ainsi en ridicule la Gestapo qui terrorise pourtant la population. Elle se moque notamment de la mauvaise traduction de son acte d'accusation qui indique qu'elle doit « rendre leur innocence aux membres de la police allemande » ou du fait qu'elle n'aurait pas pu cacher des parachutistes en raison de sa grand-mère et de leur domestique trop bavardes.

C'est au camp de concentration allemand de Ravensbrück, où elle a été déportée en 1943 et reste internée jusqu'en 1945, que Germaine TILLION fait l'utilisation la plus surprenante du rire. Avec ses compagnes de détention, elle compose le *Verfügbar aux enfers* (texte n°2) sous la forme d'une opérette de music-hall, à l'image d'une comédie musicale. Dans cette opérette, les détenues se moquent du système du camp de concentration, de leurs gardiennes mais surtout d'elles-mêmes. C'est un véritable « rire de Résistance à l'oppression »¹, qui valorise à la fois les actions de résistance des détenues mais qui refuse aussi de soumettre malgré l'arrestation et l'emprisonnement dans des conditions très dures.

Rire dans ce contexte de détresse extrême peut paraître étonnant. C'est en réalité ce qui permet aux détenues de garder leur humanité en se remémorant leur vie d'avant et en se moquant leur vie actuelle soumise à l'absurdité du camp. Dans cette opérette écrite collectivement, Germaine TILLION parodie des airs de musique connus et détourne de leur sens des références littéraires. Elle écrit ainsi des chansons chantées sur des airs populaires comme *Au clair de la lune*, des airs d'opérette ou encore des chants scouts. L'utilisation de références connues permet de conforter l'identité culturelle des détenues françaises qui se retrouvent dans les airs et les paroles alors que cette identité culturelle est directement menacée de destruction par le système concentrationnaire.

Le rire est également un moyen de parler de choses très graves sur un ton léger pour les mettre à distance. Dans le *Verfügbar aux enfers*, Germaine TILLION dresse un tableau extrêmement précis de l'univers concentrationnaire. Elle expose les mécanismes de fonctionnement du camp de concentration à ses camarades, ce qui leur permet de s'en moquer. L'opérette montre ainsi que les détenues avaient une connaissance très précise du fonctionnement du camp, et notamment de l'utilisation des chambres à gaz. Germaine TILLION met à profit ses méthodes d'ethnologue pour observer, étudier et expliquer l'inexplicable : la vie dans un camp de concentration marqué par une brutalité extrême qui détruit l'humanité.

Au fur et à mesure de l'opérette, on sent que l'énergie des détenues, représentées par les chœurs, diminue progressivement. Après les chansons très imagées du début qui permettent par exemple aux prisonnières de se remémorer les spécialités gastronomiques de la France, les dernières pages se concentrent l'essentiel, nourrir son corps pour survivre physiquement et nourrir son âme pour conserver son humanité soit en pensant à d'autres qui ont un sort encore plus triste avec l'histoire d'un personnage dénommé Sympathie ou en se raccrochant à des « bobards » qui donnent un peu d'espoir. Toutefois, du début à la fin, le rire, qui se fait nécessairement grinçant dans ce contexte, est bien présent.

¹ Blanc, Julien. « Humour et Résistance chez Germaine Tillion : rire de (presque) tout », *Le Genre humain*, vol. 59, no. 1, 2018, pp. 37-53.

Texte n° 1 : Lettre de Germaine TILLION à la Gestapo depuis la prison de Fresnes, 3 avril 1943

Messieurs,

J'ai été arrêtée le 13 août 1942, vous le savez, parce que je me trouvais dans une zone d'arrestation. Ne sachant encore au juste de quoi m'inculper et espérant que je pourrais suggérer moi-même une idée, on me mit, pendant trois mois environ, à un régime spécial pour stimuler mon imagination. Malheureusement, ce régime acheva de m'abrutir et mon commissaire dut se rabattre sur son propre génie, qui enfanta les cinq accusations suivantes, dont quatre sont graves et une vraie :

1. Assistance sociale. J'ai en effet fondé et dirigé personnellement pendant un an un service dont le but était de venir en aide à tous les prisonniers de nos colonies relâchés immédiatement après l'armistice. Des appuis officiels sont venus, et mon organisation a fini par prendre une telle ampleur que je devais cesser de la diriger ou renoncer à mes travaux scientifiques, ce qui ne se pouvait pas. J'ai eu la chance de pouvoir confier mes équipes de visites d'hôpitaux et de confection de colis dans de très bonnes mains (un commandant de l'armée coloniale) en juillet 1941. À partir de cette date, je me suis consacrée exclusivement à mon œuvre d'ethnologie berbère, mais sans renoncer à venir en aide (à titre strictement privé et personnel) aux malheureux que le hasard mettait sur mon chemin. Je demande donc : En quoi cela est-il contraire aux lois de l'occupation ou à une loi quelconque ?

2. Espionnage. Je nie formellement avoir jamais fait quoi que ce soit pouvant être qualifié ainsi. Depuis mon retour à Paris, je ne suis pas sortie une fois des limites du département de la Seine, fait que la police allemande ne conteste pas. En outre, je n'ai aucune compétence en matière militaire et, si j'avais eu des curiosités dans ce sens, vous auriez ou en trouver des traces chez moi car vous avez pu constater, par l'énorme fatras de mes papiers, tout ce qui m'intéresse fort. D'autre part, la police allemande a contrôlé le fait que c'est dans un café, par hasard, quelques mois avant mon arrestation, que j'ai rencontré un géologue, M. Gilbert T., vaguement connu six ans plus tôt et perdu de vue. Heureuse de reconnaître son obligeance d'il y a six ans, je l'invitai cordialement à venir chez moi et je l'ai revu trois ou quatre fois sans y attacher d'importance, car je connais beaucoup de gens à Paris et, en outre, mes activités sociales et scientifiques m'amenaient de nombreux visiteurs. N'oubliez pas que pendant 2 ans, je me suis trouvée à peu près seule spécialiste de l'ethnologie berbère de ce côté-ci de la Méditerranée, les autres résidant à Alger ou au Maroc. J'ai demandé à mon commissionnaire si, étant chef d'une organisation d'espionnage, il ferait ses confidences à une femme qu'il aurait connue dans un café et vue une ou deux fois (ce qui me laissait une semaine ou deux pour "espionner" en ne perdant pas de temps — et espionner quoi ?). J'ajouterai ceci : si ce monsieur rencontré dans un café et vu une ou deux fois m'avait fait de telles confidences, cela n'aurait pu me paraître que très suspect ; en 1942, un homme assez imprudent pour commettre une inconséquence pareille ne peut être considéré que comme un fou ou un agent provocateur. Bien au contraire, M. Gilbert T. me fit la meilleure impression : extrême obligeance, bonté, droiture, dévouement. Et son ami, M. Jacques Legrand, me parut être un homme lettré, d'un excellent milieu, modéré et sûr dans ses jugements, très humains (en outre, ce sont des hommes spartiates et courageux, mais c'est uniquement par vous, messieurs, que je le sais). [...] Je demande donc : quelle sorte d'espionnage ai-je fait ? Pour le compte de qui ? Est-ce qu'un verre de bière pris à la terrasse d'un café constitue à lui seul une preuve suffisante à vos yeux ?

3. Evasion. J'aurais (si l'on en croit mon acte d'accusation) fait évader, en compagnie de gens que je connais à peine, des gens que je ne connais pas du tout. « Et comment m'y suis-je prise ? » ai-je demandé. Mais il ne fut pas répondu à cette question. D'où je conclus que mon commissaire, présumant (non sans raison) que je ne savais rien, préférerait ne pas me mettre au courant. D'accord. Je demande donc si je suis accusée ou non. Et, si je suis accusée, comment puis-je me défendre si je ne sais pas avec détails de quoi je suis accusée ?

4. Parachutistes. J'aurais été très certainement ennuyée si un parachutiste était descendu dans mon jardin, car il m'est absolument impossible de loger quelqu'un chez moi sans que tout le quartier le sache : ma grand-mère, âgée de 93 ans, va encore chez quelques fournisseurs très proches et cause volontiers avec eux : en outre, nous sommes servies depuis 25 ans par une excellente femme, mais la plus bavarde et la plus peureuse du département. Je n'ose même pas imaginer quelles auraient pu être leurs réactions à toutes deux en présence desdits parachutistes. La seule chose dont je suis sûre, c'est que je n'aurais jamais eu l'audace de m'y exposer. Au surplus, si on les interroge avec adresse et douceur, elles vous attesteront que pas un personnage du sexe

masculin n'a reçu l'hospitalité chez moi depuis l'armistice. Je demande donc : d'où sortent ces parachutistes ? Où les ai-je pris ? Où les ai-je mis ? Car je ne les ai pourtant pas dissimulés dans un repli de ma conscience (en admettant que celle-ci ait des replis).

5. Entreprise contre la police allemande. Je serais profondément navrée si l'on m'accusait d'ironie, c'est pourquoi je me fais un devoir de citer mot à mot et en détail ce qui me fut notifié au sujet de cette dernière et extraordinaire accusation. Après avoir consulté (d'un œil un peu trop rapide) le dictionnaire, mon commissaire me dit : « Vous êtes accusée d'avoir voulu naturaliser la police allemande et les traîtres français ». Il se rendit compte que ça ne « collait » pas, car il repiqua dans son lexique. Simple lapsus. [...]

Pendant que je réfléchissais sur ce thème, mon commissaire, émergeant enfin de son dictionnaire me disait : « Cette fois, je sais. Vous êtes chargée de rendre leur innocence aux membres de la police allemande ».

Il y a là peut-être (probablement) un autre contresens, mais je fus si abasourdie (et réjouie) devant cette entreprise grandiose que je ne songeai pas sur l'instant à demander d'explication. J'ai pourtant l'habitude des requêtes les plus extraordinaires, car, comme vous le savez, j'ai vécu seule, en Afrique, pendant des années, en compagnie de tribus dites sauvages: des femmes mariées à des démons m'ont demandé de les divorcer; un vieux bonhomme (pire que Barbe-Bleue) qui avait, m'a-t-il dit, mangé ses huit premières épouses, m'a demandé une recette pour ne pas manger la neuvième; des tribus en guerre m'ont chargé d'un commun accord de leur tracer une frontière; j'ai vu des paiements de prix du sang, des jemaâ secrètes, des sorciers dansant une fois par an sur une montagne sacrée... Je ne parle pas de ceux qui, en transe, avalent des charbons rouges et jouent avec des vipères, la chose étant trop banale. Malgré ces compétences variées, je déclare formellement que, si ces messieurs de la police allemande ont réellement perdu leur innocence, je suis incapable de la leur rendre. Toutefois, s'ils tiennent à la retrouver, ils ne doivent pas désespérer. [...] Je ne puis que conseiller à mon commissaire un pèlerinage sur les rives de ce fleuve fameux, d'où il nous reviendra, espérons-le, paré des grâces de Parsifal, mais je souhaite vivement qu'on n'attende pas cet heureux événement pour me dire que signifie cette histoire et en quoi elle me regarde.

Voilà, messieurs, tout ce que je sais au sujet de mon accusation. Vous reconnaîtrez vous-mêmes que c'est peu et que, en apparence, ce n'est guère sérieux. Remarquez que je ne proteste pas contre mon incarcération car je comprends parfaitement que le ratissage actuel est nécessairement trop sommaire pour qu'il n'y ait pas un grand nombre de personnes arrêtées sans raison. (Cela fait, peut-être, compensation, à un plus grand nombre de personnes qui, ayant des raisons d'être arrêtées, ne le sont pas. Et comme dit La Fontaine : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. ») Très franchement, je vous assure que j'envisage sans peur et sans mauvaise humeur tout ce qui n'atteint que moi —avec tout au plus un peu de curiosité, mais vous ne la trouverez ni injustifiée ni prématurée, car il y a près de six mois que je suis en prison.

C'est dans cette espérance, messieurs, que je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments choisis.

Germaine Tillion

Texte n° 2 : Une opérette à Ravensbrück, Germaine TILLION, 2007, Editions Points.

Prologue (pages 31-32)

Les auteurs, ou leur déléguée, viennent devant le rideau et déclament :

... qu'un autre dans ses vers chante les frais ombrages
D'un amoureux printemps les zéphyr^s attiéd^s
Ou de quelque beauté les appâts arrondis...
J'estime que ce sont banalités frivoles,
Et je voudrais ici, sans fard, sans parabole,
Chanter les aventures, et la vie, et la mort
Dans l'horreur de Betrieb², ou l'horreur du Transport³
D'un craintif animal ayant horreur du bruit,
Recherchant les cours sombres et les grands pans de nuit
Pour ses tristes ébats que la crainte incommode
Ventre dans les talons – tel un gastéropode-,
Mais fonçant dans la course ainsi qu'un autobus.
Pour fuir le travail tenant du lapinus
Pour aller au travail tenant de la limace
Débile, et pourchassé, et cependant vivace,
Tondu, assez souvent galeux, et l'œil hagard...
En dialecte vulgaire, appelé « Verfügbar »...

Acte I : Printemps (pages 36-38)

[...]

Le naturaliste. – Qu'est-ce que tu faisais dans ta vie intérieure ?

Nénette. – J'étais présidente d'une filiale de la Société protectrice des Animaux, pour la Libération des Serins...

Le naturaliste. – C'est pour cela que tu es ici ?

Nénette. – J'ai aussi un mari qui était général de division...

Le naturaliste. – Ça, c'est une raison...

Nénette. – C'est la seule raison...la seule raison. [Un temps.] Enfin... Tout à fait entre nous. [Elle chante [sur la gamme diatonique].]

*J'avais une grande maison,
Où je cachais sans précaution,
Des juifs avec des nez trop longs,
Et des gens de toutes conditions...
Il y avait même des munitions
Tombées par hasard d'un avion...
Je n'sais pas ce qui s'ensuivit...
C'est peut-être pour ça qu'*j*'suis ici...*

² Betrieb. L'usine du camp (textile).

³ Transport. Soit le transfert dans une usine de guerre lointaine ou sur un chantier infernal, soit le transfert vers un lieu inconnu que l'on pressent être un lieu d'assassinat. C'est alors le « transport noir ».

[Elle va chercher par la mais Lise, 25 ans, grande, blonde.]
Tu menais une vie d'patachon
Trois fois par jour changeant de nom
Apostillant sans permission
De fausses cartes, et des cartons
Ornés de beaux photomaton,
Pour des gens sans situation...
Mais tout allait de mal en pis...
C'est p't'être pour ça qu'tu es ici...
[Toutes deux se tournent vers Titine, 40 ans, brune, elle tenait un petit café près de Perpignan.]
Elle menait au-delà des Monts
Des petits gars rudes et bons
Qui fuyaient les ordres teutons
Pour ne pas faire de munitions...
Leur partageant même sa ration de pain bis et de saucisson
Elle disait rien à son mari
C'est p't'être pour ça qu'elle est ici...
[Toutes trois se tournent vers le chœur.]
Vous faisiez pour des polissions
Des quantités de commissions.
Vous passiez vos meilleurs filons
A des héros sans prétention,
Qui faisaient sauter des camions
Des pylônes et des stations...
Un jour le coup n'est pas parti
C'est p't'être pour ça qu'vous êtes ici...
[Le reste du chœur s'avance et chante.]
Nous allions de Nantes à Menton
Sur un message de London...
Nous fournissions de gros canons
Le maquis en révolution...
De pâte molle et de crayons
Qui f'saient sauter des tas d'maisons
Nous nous disions « pas vu, pas pris »...
C'est p't'être pour ça que nous sommes ici...

**

Acte II : Eté

L'unique décor est constitué par un long tuyau noir que tient le chœur (on peut le représenter par une grosse corde enveloppée de papier noir).

Nous retrouvons nos vieilles connaissances de l'acte I, mais l'allure désinvolte, costumes encore misérables, mais gentiment arrangés, les bas sont tirés, etc.

Le naturaliste se tient au coin de la scène.

Au moment où le rideau se lève, le ballet commence. C'est l'été.

Ballet

[Les girls dansent et chantent.]

Tuyautons, ma mie, en chantant
Tuyauter, youp, c'est la vie
Tuyauter, youp, c'est la vie
Tuyautons, ma mie, en chantant

Titine. – Ça les amuse de rester 11 heures debout, avec ce poids sur le dos...

Nénette. – Sans compter 2 heures et demi d'appel, encore debout... Et une demi-heure de rutabagas, toujours debout.

Lulu de Belleville. – Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux...

Nénette. – Je n'ai jamais essayé de vivre à genoux, mais pour ce qui est de mourir debout, on en prend le chemin ici...

Havas. – Vous préférez être attelée au rouleau ?

Nénette. – Ça à l'avantage d'être spectaculaire...

[...]

Le naturaliste. – Mais qu'est-ce que c'est exactement ce Planirung ?

Havas. – C'est prendre un endroit pas plat, pour en faire un endroit plat...

Le naturaliste. – Faire disparaître les rondeurs... Mais quelles rondeurs ?... Ah ! j'ai compris ! C'est vous les cuisinières du camp...

Havas. – Pas du tout ! Nous nous attaquons aux rondeurs géographiques et non aux rondeurs anatomiques... C'est nous qui faisons les routes...

Le naturaliste. – Vous êtes terrassières...

Le chœur. – Voilà !

Dédé de Paris. [*Elle chante [sur un air scout], tournée vers le chœur.*]

La route est longue, longue, longue !

Travaille sans jamais t'arrêter.

La route est dure, dure, dure

Surtout si tu es fatiguée...

Tu traîneras de lourdes pierres,

Tu pousseras les wagonnets,

Tu brouetteras de la terre,

Et sans jamais te reposer...

[*Tournée vers le public.*]

La route est dure, dure, dure !

Quand on a les pieds écorchés...

La route est longue, longue, longue,

Pour celles qui n'ont pas à manger...

Elles travaillent des heures entières,

Mais ne la font gère avancer,

Car elles remuent beaucoup la terre,

Mais surtout sans la déplacer...

Le chœur. – [Il chante]

La route est longue, longue, longue !

Mais nous n'avons guère allongée,

La route est dure, dure, dure,

Mais nous voulons la faire durer...

En travaillant des heures entières,

Nous n'avons cessé de penser,

A laisser quelque chose à faire

Pour celles qui vont nous remplacer...

Texte n°3 : « L’humour, arme première de la désobéissance », extrait d’un texte de Julien BLANC, historien spécialiste des mouvements de résistance, « Humour et Résistance chez Germaine Tillion : rire de (presque) tout », Le Genre humain, vol. 59, no. 1, 2018, pp. 37-53

Dans les régimes d’oppression, le rire devient un outil privilégié de la transgression et de la subversion. Dans des contextes variés, blagues, slogans, maximes, anecdotes, caricatures, graffitis ou dessins humoristiques ont ainsi constitué une grammaire commune de la contestation politique, l’objectif étant toujours de ridiculiser les pouvoirs en place.

Pendant l’occupation allemande en France, l’usage de la dérision devient même un des premiers répertoires d’action mobilisés par des novices de l’action clandestine qui cherchent avant tout à « faire quelque chose⁴ ». Dans un contexte d’invention, l’humour permet l’expression d’une germanophobie précoce et d’un premier refus. C’est d’abord sous la forme de plaisanteries et de blagues lâchées à haute voix ou murmurées, d’airs et de chansons détournés que se manifeste le rejet de l’envahisseur. On commence à les entendre dès la fin de l’été 1940 dans les rues des villes, dans les queues devant les magasins, dans les salles de cinéma et dans les transports en commun. À Paris, Madeleine Gex-Le Verrier, ancienne directrice de la revue de politique étrangère *L’Europe nouvelle*, recense « les dernières blagues des chansonniers, les potins des coulisses de théâtre et des studios ». Elle évoque « les gamins » sifflant « *It’s a Long Way to Tipperary dans les couloirs du métro* » dans le dos des soldats allemands ou encore ce « marchand de couronnes mortuaires » affichant « à la porte de son magasin : “Ici on ne travaille que pour les autorités occupantes”⁵. Il arrive parfois que ces plaisanteries dégénèrent en affrontement physique, comme c’est le cas au café d’Harcourt situé place de la Sorbonne à la fin de l’automne 1940, quand une rixe oppose des soldats de la Wehrmacht à un groupe d’étudiants⁶.

Jetées à la face de l’occupant, ces saillies constituent les premiers signes d’une Résistance que l’on peut qualifier de basse intensité. Un palier supplémentaire est franchi lorsque, à partir de l’été et de l’automne 1940, la contestation écrite prend le relais des manifestations orales. Commencent alors à apparaître dans l’espace public des slogans griffonnés, des papillons collés sur les murs et des tracts. En juillet 1940 à Narbonne, les papillons que réalisent les frères Jacques et Jean-Pierre Vernant à l’aide d’une petite imprimerie pour enfants achetée dans un magasin de jouets détournent un air bien connu tiré des Misérables de Victor Hugo :

*Si la France est par terre, c’est la faute à Hitler
Son drapeau dans l’eau sale, c’est la faute à Laval.*

Textes et mots d’ordre se doivent d’être concis et percutants pour capter l’attention et ridiculiser l’adversaire. Ils empruntent ici au registre de l’ironie et renouent avec les formes ancestrales de la satire politique. Ils traduisent ainsi la résurgence d’une verve populaire et libertaire jamais totalement disparue⁷. En décembre 1940, un officier de la police parisienne souligne dans un rapport la prolifération de papillons sur les murs de la ville. Parmi les slogans relevés, celui-ci qui tourne en dérision les déboires militaires italiens en Grèce : « Si vous voulez visiter Rome, engagez-vous dans l’armée grecque ». Il provoque chez les passants un « gros succès de rire⁸ ». Dans d’autres cas, une caricature vient illustrer un slogan : il en va ainsi de ce soldat allemand représenté sous les traits d’un cochon bien gras, groin protubérant et petite queue en forme de tire-bouchon. En dessous du dessin, ces quatre lignes :

⁴ Souvent utilisée par les pionniers de la Résistance, l’expression dit bien la pure intentionnalité de la démarche entreprise ainsi que la pénurie de moyens.

⁵ Madeleine Gex-Le Verrier, *Une Française dans la tourmente*, Paris, Émile-Paul Frères, 1945, p. 68.

⁶ Archives nationales, AJ 40 870, rapport de la GFP du 19 novembre 1940. Le rapport précise que les étudiants avaient pris l’habitude de se moquer des militaires depuis plusieurs semaines.

⁷ On renvoie, par exemple, à Natalie Zemon Davis, *Les Cultures du peuple : rituels, savoirs et résistances au xvie siècle*, trad. fr. Marie-Noëlle Bourguet, Paris, Aubier Montaigne, « Collection historique », 1979, et à Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (xve-xviiiie siècle)*, Paris, Flammarion, « L’Histoire vivante », 1977.

⁸ Archives nationales, F 7 15003, rapport du 11 décembre 1940. La même formule est attestée à Dax, dans les Landes, en décembre 1940 (Archives nationales, F 1a 3667).

*Né en Allemagne
Engraisé en France
Tué en Angleterre
Salé dans la Manche*⁹

L'humour ravageur devient même la marque de fabrique de certains groupes de Résistance, en particulier en zone nord. Le groupe Valmy, formé en septembre 1940, use ainsi de formules du genre « L'aspirateur hitlérien vide le pays en moins que rien » ou encore « Laval, il retourne sa veste comme son nom¹⁰ ». Chez le militant socialiste Jean Texcier qui rédige et fait publier à l'été 1940 ses trente-trois Conseils à l'occupé sous la forme d'une élégante brochure, le propos se fait plus subtil :

8. Depuis que tu es « occupé », ils paradedent en ton déshonneur. Resteras-tu à les contempler ? Intéresse-toi plutôt aux étalages. C'est bien plus émouvant, car, au train où ils emplissent leurs camions, tu ne trouveras bientôt plus rien à acheter. [...]

30. Tu grognes parce qu'ils t'obligent à être rentré chez toi à 23 heures précises. Innocent, tu n'as pas compris que c'est pour te permettre d'écouter la radio anglaise¹¹.

Le recours au style métaphorique consistant à camper l'occupant sous les traits d'un animal nuisible ou répugnant est un autre procédé usuel. Si le cochon est une figure familière, Jean Texcier préfère pour sa part traiter les Allemands de « doryphores » ou de « nuée de sauterelles vertes¹² ».

Titré justement « Le doryphore », un tract circule en zone occupée pendant toute l'année 1941 :

Animal extrêmement nuisible [...] de taille variable [...] son pelage est vert-de-gris, de la couleur des moisissures [...].

*Le doryphore est hydrophobe. L'eau salée par exemple lui procure un insurmontable malaise (particulièrement celle de la Manche). La seule variété d'eau dont il s'accommode assez volontiers est l'eau de Vichy. Le seul moyen efficace découvert jusqu'à présent pour la destruction du doryphore est un insecticide très puissant appelé RAF [...]*¹³.

Un autre tract intitulé « Le traité des maladies contagieuses » puise à cette même source burlesque, mais en filant cette fois la métaphore médicale pour décrire le nazisme comme une redoutable pathologie :

L'Hitlérisme : forme moderne de la « Furor Teutonica », est une infection contagieuse communément appelée « Peste brune » qui exerce ses ravages dans toute l'Europe. Elle a pris naissance en Allemagne. Les indigènes intoxiqués ont le corps couvert de vert-de-gris. [...]

Les microbes Hitlerest : un vibrion nazicoque d'une grande virulence. Pendant ses trances qui durent des heures, il se convulse en poussant des cris rauques. La forme française du mal est assez particulière ; elle cause une inflammation du Déat-Urinaire et provoque un abondant écoulement d'articles. [...]

Une variété anodine, grotesque et macaronique du mal a été observée sur les bords de la Méditerranée ; c'est le « Fascisme ou Mal Benito ». Ce répugnant microbe se décompose de lui-même. Il ne supporte aucune transplantation. Le climat africain lui est funeste¹⁴.

Farce, détournement de sens et canular sont encore au rendez-vous dans ce tract en forme de faire-part de décès :

*Monsieur Adolf HITLER
Chancelier de l'Ordre du Scaphandrier
Grand Chevalier de l'Espace Vital*

⁹ Archives nationales, F 60 1691, papillon de la Résistance, date non mentionnée. La caricature animalière de l'ennemi, en particulier celle qui assimile l'Allemand à un porc, avait déjà été largement utilisée pendant la Grande Guerre.

¹⁰ Archives nationales, 72 AJ 81, dossier « Valmy », « Historique sommaire du groupe Valmy ».

¹¹ Jean Texcier, *Écrit dans la nuit*, Paris, La Nouvelle Édition, 1945, p. 9-20.

¹² Id., *Conseils à l'occupé*, n° 18 et n° 19, <http://clioweb.canalblog.com/archives/2017/01/30/34869678.html>.

¹³ Archives nationales, F 60 1691, tract clandestin intitulé « Le doryphore », 1941.

¹⁴ AP Germaine Tillion (BnF), « Traité des maladies contagieuses », date non précisée.

Grand officier du Désordre européen

Décédé piteusement d'un faux pas dans la Manche, dans le piétinement prolongé de sa flotte sous-marine.

Funérailles aux abattoirs de la Villette sous la conduite de Mr. Churchill et du Général de Gaulle.

La messe de requiem sera chantée par les célèbres « macaronis » sous la conduite du maestro Benito, qui interpréteront la Fuite de Graziani et le repli d'Albanie de Badoglio¹⁵.

Dans les premiers journaux clandestins, à côté des éditoriaux et des mots d'ordre mobilisateurs, l'humour se faufile encore. Le premier numéro du périodique Résistance (15 décembre 1940) publié par le groupe du musée de l'Homme se clôt par cette « brève » ironique : « *Le général de Gaulle et ses collaborateurs viennent d'être privés de la nationalité française. Monsieur Laval n'a pas encore reçu la naturalisation allemande¹⁶* ».

Dans le contexte qui est le nôtre aujourd'hui, ces traits d'esprit peuvent paraître dérisoires. Mais dans un contexte où la résignation domine, de tels propos séditieux sont précieux. Non seulement ils remontent le moral des lecteurs, mais ils constituent surtout un encouragement à agir, comme l'a souligné la résistante Agnès Humbert dans ses mémoires : « *Les rédacteurs des 33 Conseils à l'occupé sauront-ils jamais ce qu'ils ont fait pour nous, et sans doute pour des milliers d'autres ? L'étincelle dans la nuit... Nous sommes sûrs maintenant de ne pas être seuls¹⁷* ».

Le rire permet donc de desserrer un tant soit peu l'emprise, mais aussi de fédérer des communautés en construction. Au domicile toulousain de Lida et Jean-Pierre Vernant, chez les époux Aubrac à Lyon ou les Martin-Chauffier à Collonges-au-Mont-d'Or, lors des réunions clandestines, on rit beaucoup. Chez les Martin-Chauffier où les dirigeants de Libération-Sud se retrouvent souvent, Pascal Copeau rencontre un franc succès avec ses imitations de Hitler¹⁸. Au sein du groupe du musée de l'Homme, les éclats de rire sont également monnaie courante lors des comités de rédaction du journal Résistance.

Omniprésent, le rire se situe donc au fondement de la désobéissance. Il se déploie à la fois comme outil de propagande à destination de l'opinion, mais aussi à usage interne, comme élément majeur des relations de complicité que tissent les résistants. Bien davantage qu'une simple soupape de sécurité, cet humour exprime la joie de vivre inentamée et l'optimisme foncier des inventeurs de la désobéissance.

¹⁵ Archives nationales, 3 AG 2 394, tract intitulé « Faire-part » diffusé à Londres le 6 octobre 1941. Ce même tract est également consultable aux Archives nationales, F 1a 3765.

¹⁶ Résistance, Bulletin officiel du Comité national de salut public, n° 1, 15 décembre 1940.

¹⁷ Agnès Humbert, Notre guerre. Souvenirs de Résistance : Paris 1940-1941, le bain, occupation en Allemagne, introduction de Julien Blanc, Paris, Tallandier, 2004, p. 100.

¹⁸ Simone Martin-Chauffier, À bientôt quand même, Paris, Calmann-Lévy, 1976.

Document audio : « Avoir raison avec... Germaine Tillion » Épisode 5/5 : Une ethnologue avec le sens de l'humour, France Culture - Perrine Kervran

Podcast de France Culture – 28 min – Vendredi 13 août 2021 :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avoir-raison-avec/une-ethnologue-avec-le-sens-de-l-humour-1126812>

"Avoir raison avec Germaine Tillion" présente la vie de l'ethnologue et résistante, de son premier terrain à son travail ethnologique sur le fonctionnement du camp de Ravensbrück, il est question savoir, de politique, de militantisme et de féminisme.

Avoir raison avec Germaine Tillion (1907 – 2008), l'ethnologue et la résistante, c'est la suivre sur son premier travail de terrain dans les Aurès à la fin des années 1930 ; relire son travail ethnologique sur le fonctionnement du camp de Ravensbrück ; repenser le système concentrationnaire communiste au regard des événements de la Seconde Guerre mondiale ; poser un regard scientifique sur le conflit algérien quitte à heurter une partie de la gauche intellectuelle ; mettre son savoir au service de la condition des femmes du bassin Méditerranéen contre toute bienséance ; parce que «résister c'est exister».

Perrine Kervran est productrice à France Culture depuis 1998 et actuellement de l'émission LSD, la série documentaire qu'elle a lancée en 2016. Historienne de formation, elle a travaillé pour RFI et Arte radio.